

ABONNEMENT.

Saumur :
 Un an 30 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 8
 Poste :
 Un an 35 fr.
 Six mois 18
 Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
 Au bureau du Journal
 ou en envoyant un mandat
 sur la poste,
 et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.
 Réclames, — 30
 Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES.
 Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
 A L'AGENCE HAVAS
 8, place de la Bourse,

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

18 Janvier 1884.

L'ACTION MONARCHIQUE.

On écrit de Paris au *Moniteur de Rome* :

« M. le Comte de Paris, avant de partir pour l'Espagne, a tenu à s'arrêter quelques jours à Paris, pour s'y entretenir avec ses anciens amis et y recevoir plusieurs de ses nouveaux serviteurs.

L'impression produite par le Prince sur ses visiteurs est bonne. Un de ses amis de la veille nous disait: Vous ne l'avez pas vu depuis longtemps déjà: vous allez trouver un autre homme.

Le fait est que l'attitude du Prince s'est modifiée. Tant que M. le Comte de Chambord vivait, il évitait de parler politique: il questionnait ses visiteurs, mais il ne se laissait pas interroger, et quand le hasard de la conversation amenait ses interlocuteurs à lui poser une question, souvent involontaire, il répondait par une phrase banale.

Aujourd'hui, M. le Comte de Paris parle, non en maître, mais en Chef. Il sait que ceux qui viennent le trouver voient en lui l'héritier du trône et il les reçoit comme un Roi. A toute question précise, il donne une réponse nette.

« Que devons-nous faire dans notre département? » Telle est généralement la première demande formulée par les visiteurs. Et le Prince commence par interroger ses interlocuteurs sur l'esprit de leur département, non pas qu'il n'ait déjà par devers lui des notes minutieuses sur toutes les influences locales et sur les difficultés spéciales à chaque région, mais pour contrôler ses impressions personnelles.

Tout en conservant une grande modération dans la forme, M. le Comte de Paris ne se croit nullement tenu à ne pas blâmer les actes du gouvernement actuel de la France. La gestion financière l'inquiète; la persécution religieuse l'irrite; la politique étrangère

l'alarme. « Cela ne peut pas durer ainsi », disait-il récemment.

Dans les couloirs du Sénat on entend des sénateurs républicains s'exprimer en termes fort vifs sur le cabinet Ferry. Un de nos amis, sénateur lui-même, évaluait à plus de deux cents le nombre des sénateurs mécontents. Mais pourquoi n'agissent-ils pas? lui disais-je: « Ils attendent, me répondit-il; dès que le pays manifestera sa lassitude par quelques élections hostiles, ils se verront soutenus et entameront la lutte. En ce moment, ils ont peur de n'être pas suivis, parce que le pays, mécontent de ce qui est, a peur de s'exposer au pire par un changement. »

Je questionnai le même homme politique sur l'attitude de M. le Comte de Paris, et sur l'opportunité d'une action directe du Prince:

« Nous sommes tous convaincus, dit-il, qu'il agira à l'heure voulue et dans la mesure où il le devra. Le passé garantit l'avenir. En 1873, lorsque la Monarchie a paru possible, M. le Comte de Paris a été voir M. le Comte de Chambord, comme il le devait. Dix ans après, lorsque le chef de la Maison de France est tombé malade, M. le Comte de Paris est allé le voir, comme il le devait. Enfin, deux mois après, lorsqu'à l'enterrement de M. le Comte de Chambord, M. le Comte de Paris a eu à affirmer ses droits, il l'a fait, comme il le devait. Eh bien! lorsque le moment sera venu de parler à la France et de lui montrer la voix du salut, cette fois encore M. le Comte de Paris agira, comme il le devra agir. »

Je crois pouvoir ajouter qu'aucun de ceux qui ont approché le Prince depuis trois mois ne met en doute son énergie ou son initiative.

Chronique générale.

Le *National*, parlant de la crise économique, constate que l'avenir est menaçant. A la crise commerciale, dit-il, viennent s'ajouter les crises politiques en perspective:

« La révision de la Constitution, qui tiendra la France en l'air pendant quelques semaines et peut-être pendant quelques mois, achèvera les blessés et les mourants de la bataille industrielle. Puis viendront les élections sénatoriales, puis les élections des conseils généraux et d'arrondissement, puis encore les élections législatives, en attendant l'élection du Président de la République. »

Le *National* ne voit point le moyen d'être confiant lorsque l'on prévoit une pareille période de troubles et d'agitations politiques. Sans compter, ajoute-t-il, que le peuple, c'est-à-dire les meneurs de quelques milliers d'agités et d'agitateurs, commence à entrer en scène et à vouloir forcer, grâce à la complicité des députés de l'extrême gauche, l'enceinte de nos assemblées délibérantes.

Le *National* conclut que l'opinion publique, pour se rassurer, exige trois choses:

« La première, c'est que résolument, sans pitié, on ampute le budget de 1885 d'un très-grand nombre de millions.

« La seconde, c'est qu'on règle, d'une façon radicale, la question du Conseil municipal de Paris, espoir de tous les émeutiers passés, présents et à venir.

« La troisième, c'est que les programmes du Havre et de Tourcoing deviennent des réalités, et que les promiscuités gouvernementales et intransigeantes que dénonçaient avec tant d'éloquence et de force M. Jules Ferry et M. Waldeck-Rousseau, ne soient pas tolérées à nouveau. »

Ce n'est point la forme du gouvernement que préconise le *National* qui empêchera, même quand ces trois choses seront obtenues, le mal dont on souffre de persister, de s'aggraver, de devenir chronique et incurable.

M. de Baudry-d'Asson, le spirituel député de la Vendée, va faire une conférence sur la crise industrielle aux ouvriers de Paris.

LA BOÎTE AUX ORDURES.

Tout Paris est sens dessus dessous à l'occasion de ses ordures.

Par un arrêté récent, le préfet veut obliger les habitants à avoir chez eux des boîtes spéciales pour les débris des ménages et des maisons et à les porter aux tombereaux au moment de leur passage.

Cette question n'intéresse pas seulement la capitale, mais aussi toute la France, parce qu'il y a une manœuvre administrative, une malpropreté gouvernementale, et que le fait sera porté à la tribune parlementaire dans quelques jours.

Dans cette affaire, il y a des détails qui méritent une explication, et nous espérons que les députés de Paris l'exigeront.

Par exemple, on a remarqué que, le jour même où paraissait l'arrêté préfectoral, les propriétaires recevaient le prospectus d'un fabricant de boîtes conformes à l'ordonnance.

On a encore observé que l'arrêté coïncide avec le moment du renouvellement des marchés pour l'enlèvement des ordures.

On ajoute qu'une Compagnie anglaise... D'après des calculs approximatifs, le tringe produirait *trente-six millions par an*.

A quel prix l'adjudication a-t-elle été faite?

Et il n'y a pas seulement, dans cette aventure, des coïncidences bizarres, des pots de vin probables; il y a une tyrannie inexplicable.

Pour diminuer les dépenses de la Compagnie adjudicataire et, par conséquent, pour augmenter ses bénéfices, l'arrêté préfectoral enjoint aux concierges de mettre dans une boîte les débris sans valeur, et dans une autre boîte les débris utilisables. Ça, c'est un comble!

Voilà les propriétaires, locataires et concierges obligés, par arrêté préfectoral, de se faire gratuitement les employés d'une Compagnie adjudicataire.

Est-il possible que deux millions de Parisiens se soumettent à un pareil ukase?

Est-il possible que les députés de Paris souffrent cela?

Si les députés ne protestent pas, si les Parisiens se soumettent, le préfet et ses complices n'ont plus besoin de se gêner. Nous n'avons plus qu'à attendre un dé-

26 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LUCIENNE

PAR M^{lle} MARTHE LACHÈSE.

Ils furent en effet si bien reçus que, dès qu'ils se retrouvèrent seuls, Raoul, fort animé, s'écria:

— Mais elles sont ravissantes vos douairières, ravissantes est le mot. Ce sont les femmes les plus charmantes que l'on puisse imaginer! Elles sont pauvres comme Job, par exemple, cela se voit dès le seuil de leur porte. Mais cela se laisse oublier. Comme la malade est encore belle! On dirait l'ombre d'une reine, d'une druidesse, je ne sais pas de quoi, vraiment! Et comme la petite vieille est aimable! Elle m'a parlé tout le temps avec un tact, avec un à-propos aussi parfait que si elle me connaissait beaucoup. Ces femmes-là, quand elles avaient vingt ans, devaient faire tourner toutes les têtes. Comme elles sont spirituelles! Chaque mot qui tombe de leurs lèvres porte coup. Ma parole, les dialogues bien faits, bien étudiés qu'on entend au théâtre ne sont pas mieux réussis que leur simple conversation.

Ce dernier compliment flatta médiocrement

Lucienne qui n'aurait certainement pas trouvé ce terme de comparaison. Elle n'en fit rien paraître et se borna à renchérir sur les éloges enthousiastes que, pendant longtemps encore, Raoul ne cessa d'exprimer.

Quelques visites s'échangèrent ainsi. Puis, un jour, M^{lle} de Rochefeuille se fit annoncer chez Lucienne au jour et à l'heure que Raoul consacrait d'ordinaire au sport.

En causant, il les avait laissés connaître. M^{lle} Fanny trouva la jeune femme seule.

Après l'avoir entretenue, pendant quelque temps, de choses plus ou moins indifférentes, M^{lle} de Rochefeuille demanda:

— Comment se porte M. Mauvoisin?

— Très-bien, mademoiselle, je vous remercie, dit Lucienne. Il est sorti depuis peu. Combien il va regretter de n'avoir pas l'honneur de vous recevoir! Car il garde toujours une impression très-vive des instants qu'il passe près de vous.

— C'est trop aimable, mille fois trop aimable. Vous pouvez l'assurer, d'ailleurs, chère madame, qu'il y a réciprocity. Ma sœur et moi, nous trouvons M. Mauvoisin si gracieux, si bienveillant...

— Oh! mademoiselle...

— Eh! oui. Je maintiens les mots. Les pauvres vieux sont si reconnaissants, fût-ce d'une attention, d'une simple parole...

— Mademoiselle, dit Lucienne, ne changez pas

les rôles. Ce n'est ni à vous, ni à M^{me} de Mantelon d'éprouver des sentiments de reconnaissance. C'est à nous pour qui, toutes les deux, vous vous montrez si bonnes.

— Ah! dit M^{lle} de Rochefeuille avec un singulier accent, croyez-le, madame, vous m'êtes bien sympathique. Si je l'osais, avec des relations encore si récentes, je dirais même que vous m'êtes chère...

— Dites-le, oh! dites-le! s'écria Lucienne en attachant sur M^{lle} de Rochefeuille ses beaux yeux noirs tout attendris. Si vous saviez combien ce mot me sera doux!

— Eh bien! vous m'êtes chère, reprit lentement la vieille demoiselle.

A son tour, elle regarda fixement la jeune femme. Et puis, elle se tut. Elle souriait à demi. Bien sûr, elle avait une arrière-pensée. Mais quelle était cette pensée intime, mystérieuse?

Elle reprit:

— Je vais bien vous étonner. J'arrive à un aveu. Il faut que je vous le confesse, c'est un motif intéressé qui m'amène aujourd'hui. Vous voyez une solliciteuse.

— Ah! mademoiselle, combien vous me faites plaisir! s'écria Lucienne. Que je vais être heureuse de pouvoir, à mon tour, m'associer à vos désirs, à vos bienfaits! Je vous en supplie, disposez de moi...

— Vous n'y êtes pas, mais vous n'y êtes pas du tout, interrompit M^{lle} Fanny. N'en dites pas plus

long, vous vous préparez une déception affreuse.

— Comment?

— Je ne veux rien de vous, rien: pour le présent, du moins, puisque l'avenir garde ses secrets. C'est à M. Mauvoisin qu'il appartient aujourd'hui de se mettre sur la défensive. C'est à lui seul que je veux livrer combat.

— Oh! que c'est effrayant! dit Lucienne en souriant. Pauvre Raoul! Je le crois vaincu d'avance. Puis-je savoir de quelles chaînes il sera chargé?

— Sans doute. S'il se rend à ma discrétion, il assistera dimanche prochain, à midi, à la messe en musique qui sera exécutée à Saint-Roch au profit de l'Œuvre des malades. Et, comme je ne suis jamais tyrannique à moitié, il achèvera de m'obéir en offrant son bras à l'une des quêteuses, la marquise de R***.

Le nom que prononça M^{lle} de Rochefeuille était celui de l'une des femmes les plus fêtées dans les hauts cercles parisiens. Sa naissance, sa fortune et sa beauté en faisaient une des reines du jour.

— Oh! mademoiselle! que vous êtes bonne! dit Lucienne toute surprise. Quel honneur vous avez réservé à mon mari! Combien il va regretter de ne pas recevoir de vous-même cette invitation qui le rendra si fier!

— M^{me} de R*** est une femme charmante, poursuivit M^{lle} Fanny sans répondre aux remerciements de Lucienne. J'ai souvent des rapports avec elle, Je

